

LE DINDON DE MADAME CŒURDUR



I
C'était chez madame Cœurdur, une maîtresse de pension de la rue... (pas de réclame, s. v. p.) ; les pensionnaires de la suadite, sans s'apercevoir que la bonne femme était là, à proximité, qui les écoutait, s'étaient promis, cette année-là, de rester pour le souper du Jour de l'An afin d'avoir quelques bons plats, car, les années précédentes, madame Cœurdur avait manœuvré pour qu'ils s'en allassent dans leurs familles respectives.

II
Mais, la bonne femme n'avait pas été impunément, pendant 22 années, la maîtresse de maison la plus économe de la rue... (pas de réclame) et elle se promit, solennellement, de réduire à néant ce noir complot.

LE DRAPEAU TRICOLORE

(Pour le SAMEDI)

A mon ami Albert Jeannotte.

O mon noble étendard, qu'on admire ou blasphème,
Tu te fis un chemin à la gloire, quand même.
Après avoir, aux jours sanglants de la Terreur,
Foudroyé l'ennemi dans sa propre fureur,
Après avoir vaincu toute l'Europe entière
Et, géante, l'avoir couchée en la poussière ;
Tu passas radieux aux clameurs du canon,
Tu parcourus le monde où frémissait ton nom,
Tu marchas, tu volas, démon de la bataille.
Dans tes plis déchirés s'engouffrait la mitraille,
Et tu mettais un souille étrange dans les cœurs ;
Et quand tous nos clairons sonnaient pour les vainqueurs,
Quand nos tambours battaient une dernière charge,
La gloire avait inscrit la France dans sa marge.
O jours ! jours immortels ! jours sanglants ! jours d'éclairs !
Où la poudre ébranlait à tous moments les airs,
Vous êtes disparus. Il nous reste la gloire.
Remportant aujourd'hui comme une autre victoire,
Voyez se dérouler notre illustre étendard :
Regardez sous ses plis tous ces enfants de l'art,
Regardez la science et sa clarté seraine,
Et vous, vous qui niez que la France soit reine,
Dites nous, "ce drapeau n'est pas celui du roi",
Mais c'est celui du peuple et je l'adore, moi !

HECTOR DEMERS.

LES PETITS CAILLOUX

CONTE DE NOËL

"Seigneur, Seigneur, voilà déjà l'escarcelle vide, c'est aujourd'hui Noël et Jean ne recevra sa paye que dans deux jours. Pour nourrir mes enfants, il faudra que je prenne encore à crédit chez le boulanger."

En disant ces mots, la pauvre ménagère, assise à la fenêtre de sa cabane, contemplait d'un air désolé la bourse où elle serrait les maigres ressources du ménage.

En relevant la tête, elle aperçut un vieillard à longue barbe arrêté devant la fenêtre. Il marchait pieds nus et portait un grand havre-sac destiné à ramasser les croûtes de pain qu'il comptait recueillir dans la journée.

"La charité, ma bonne dame, la charité, s'il vous plaît !

— La charité ! s'écria la ménagère, mais mon brave homme, je suis presque aussi pauvre que vous, et le jour n'est pas éloigné sans doute où il faudra que j'aille, comme vous, demander aux portes.

— Ça ne fait rien, ma bonne dame, quand ce ne sera qu'une croûte de pain, donnez-moi quelque chose et vous me porterez chance pour le restant de ma tournée."

La ménagère se leva et, avisant un morceau de pain resté sur la table elle le coupa en deux parties et en mit une dans la main du mendiant.



III

Le bouclier. Oui, madame Cœurdur, je vous laisserai cette jolie volaille pour 1 centime la livre seulement, et comme elle ne pèse qu'une livre et demie, votre plat de résistance ne vous coûtera pas trop cher. Ne faites pas attention si elle a le ventre un peu vert, elle est très fraîche, car voilà 8 mois qu'elle est dans la glacière.



IV

De retour chez elle, Mme Cœurdur dépose soigneusement la dinde sur un meuble, afin que ses infortunés pensionnaires pussent la contempler en rentrant.

Le pauvre homme prit le pain, le glissa dans son havre-sac, puis regardant la ménagère :

"D'où vient donc votre pauvreté ? demanda-t-il. Votre mari est-il malade ?

— Non, il se porte bien, grâce à Dieu, mais il ne gagne que deux francs par jour à faire des bourrées dans la forêt ; nous avons cinq enfants, ce qui fait avec nous deux sept bouches à nourrir, et, ma foi, je ne peux pas joindre les deux bouts.

— Il y en a bien qui les joignent dans le pays avec la même somme et autant d'enfants que vous, reprit le vieillard.

— C'est vrai, bonhomme, mais mon mari, hélas ! a un défaut, ou si vous l'aimez mieux, une fâcheuse habitude. Il ne s'enivre pas, mais

il boit beaucoup. A chacun de ses repas, il lui faut un double litre de vin et, à vingt centimes le litre, cela fait quatre-vingts centimes d'absorbés sur les deux francs de sa journée. S'il pouvait ne boire que trois quarts de litre comme le font tous les autres bûcherons, j'aurais cinquante centimes de plus par jour et, avec cela, je m'en tirerais bien.

— Et, poursuivit le mendiant, vous n'avez pas cherché à le corriger ?

— Si fait. J'ai essayé de toutes les manières. Je lui ai souvent répété qu'il fallait à tout prix se rationner. Il essayait bien, car c'est un brave homme et un bon père, mais c'est plus fort que lui, il prétend qu'il ne peut pas travailler quand il n'a pas bu son double litre.

Quelquefois, au lieu de remplir de vin l'outre de peau qu'il emporte le matin, je mettais un demi-litre de vin de moins, hé bien, quand il avait tout bu, il s'en allait au cabaret et achetait ce qui manquait. Et cela me revenait encore plus cher que le vin que je tire au tonneau.

— Hé bien, en retour de votre charité, reprit le vieux mendiant, je veux vous donner le moyen de corriger votre mari pour toujours.

— Est-ce possible ! s'écria la ménagère avec un accent où perçait l'incrédulité.

— Ce soir, quand votre mari sera couché et endormi, vous coudrez dans le fond de l'outre de peau un double fond en toile, puis sous cette toile vous glisserez un caillou de rivière, le plus petit que vous pourrez trouver ; le jour suivant, vous ajouterez un second petit caillou et ainsi de suite tous les matins jusqu'au moment où l'outre ne contiendra plus que trois quarts de litre. Ce jour-là, vous vous arrêterez et votre mari sera corrigé."

La bonne femme remercia le mendiant et suivit exactement son conseil.

Son mari ne s'aperçut pas que sa ration diminuait parce que la quantité retirée chaque jour était très minime, et il finit par arriver à ne boire que trois quarts de litre sans en souffrir le moins du monde.

La ménagère put alors joindre les deux bouts ; bientôt même elle fit des économies, parce que son mari, à mesure qu'il buvait moins, travaillait davantage et était payé en conséquence.

On ne revit plus le bon mendiant dans le pays et certains m'ont affirmé que s'il en était ainsi, c'est que c'était le bonhomme Noël qui avait pris cette forme pour rendre service à la pauvre femme.

LÉON D'AVEZAU.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer guérit les Rhumes, la Toux, et la Consommation : c'est un expectorant anodin sans pareil.